

Marie, traductrice anglais/espagnol/serbo-croate

Lost in Translation.

Un podcast créé et animé par Clara Joubert.

Lost in Translation est un podcast sur la traduction et l'interprétation pour que celles et ceux qui parlent toujours avec les mots des autres puissent s'exprimer avec les leurs.

Lost in Translation, c'est un film de Sofia Coppola, sorti en 2003, dans lequel deux personnages, interprétés par Bill Murray et Scarlett Johansson, sont perdus à Tokyo, au milieu d'une culture qu'ils ne comprennent pas. C'est un film sur le désarroi, sur le malaise ; le déphasage des personnages est à la fois spatio-temporel, culturel et linguistique. *lost in translation*, c'est aussi une expression anglophone, qui dit les écueils de la traduction, en désignant ce qui y disparaît : des mots, des phrases, qui perdent de leur subtilité ou de leur signification quand ils sont traduits d'une langue à l'autre.

On parle effectivement beaucoup de la traduction pour en pointer les faiblesses, les difficultés, les ratés. Une traduction est toujours conçue comme moins bonne que l'originale : elle ne peut être autre chose qu'une pâle copie, une reproduction au rabais, quand elle ne trahit pas tout simplement le texte. On considère que l'interprète doit s'effacer à tout prix et donner l'illusion de la transparence et de la neutralité. Ici, dans *Lost in Translation*, j'invite des interprètes, des traducteurs, des traductrices, mais aussi des chercheurs et des chercheuses dans ce domaine, pour parler de leur métier, de ses enjeux, mais aussi de leur rapport à la langue et au langage, et pour en finir avec cette invisibilité.

Je reçois aujourd'hui Marie Karaś-Delcourt, traductrice de l'anglais, de l'espagnol et du serbo-croate.

Bonjour Marie !

Bonjour Clara !

Est-ce que tu peux commencer par nous parler de toi, nous expliquer comment tu en es venue à parler les langues que tu parles aujourd'hui ? Comment es-tu arrivée dans la traduction ?

Alors, je suis arrivée dans la traduction de manière assez... on va dire... j'ai jamais réfléchi en fait à cette question, parce que les langues, la transmission, les ponts, et puis toujours ce désir d'aller plus haut, ont été très tôt des sources à la fois

d'inspiration et puis mode de vie. Petite, je me sentais toujours très proche de ce qui ne me ressemblait pas. J'avais toujours envie de de comprendre, d'aller voir, en fait, ce qui était déjà à l'autre bout de ma rue. Alors ça, pour des raisons tout à fait explicables, moi, je suis issue d'une famille qui vient de loin, qui a voyagé. Donc, du côté de mon père, la famille de mon père est arrivée de Silésie en Pologne, ils sont arrivés en wagon pour travailler dans les mines du nord de la France, et mes grands-parents parlaient polonais chez eux. Donc, mon premier contact avec les langues slaves s'est noué avec le polonais. Et du côté de ma mère en fait, ma mère était enseignante en anglais, donc dès que nous pouvions, nous partions au pays de Galles, Et donc là bas, je jouais, je lisais, j'écoutais beaucoup de musique anglaise. Ce sont vraiment deux cultures, bien qu'éloignées, qui m'ont profondément marquée dans mon développement linguistique et dans l'intérêt que j'éprouvais envers les langues.

Et puis aussi avait, y'avait tout cet aspect de comment dire, de faire parler et traduire la langue de l'autre en prenant comme point de départ aussi la langue au sein de la famille, qu'il a fallu que je décortique, parce que moi j'ai grandi dans un environnement où la parole n'était pas du tout au cœur des relations, dont il a fallu que je m'invente ma propre langue- et j'étais une enfant assez extravertie. Donc, j'ai adopté la voix et l'écriture comme des refuges face aux questions que je posais qui restaient sans réponse. Je chantais beaucoup, je parlais beaucoup, j'écrivais aussi énormément.

Et donc, j'ai passé une partie de mon adolescence et une grande partie de ma jeune vie d'adulte à voyager en Europe, plus particulièrement. J'avais des activités diverses, j'allais apprendre le dressage équestre en espagnol, en castillan. Je suis partie une fois en Andalousie pendant deux semaines, dont les cours étaient exclusivement en castillan.

Je parlais souvent aussi en Italie. Donc, je prenais des cours d'italien le matin et je chantais dans les rues, l'après-midi. Voilà, je faisais ce genre de choses, et tout en tentant de traduire aussi, y'a pas mal d'écritures latines à Rome, donc, ma petite folie, c'était de prendre mon petit carnet et puis d'écrire en fait, de retranscrire en latin et d'essayer de traduire.

Et puis après j'ai voulu voir autre chose. Je suis parti à Londres pendant quelques mois, après avoir séjourné aux Etats-Unis. Je suis partie un mois aux Etats-Unis. Je voulais voir un petit peu ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique. Donc, mon rapport à l'anglais a changé à ce moment-là, puisqu'après Londres, je travaillais, j'ai fréquenté des milieux divers, milieux linguistiques, puisque je vivais dans le quartier indien à Brick Lane, et en fait après Londres, je suis partie à Oxford, où j'ai passé quelques diplômes de langue et ensuite, après l'obtention de mes deux licences en anglais et en espagnol, je voulais être interprète, mais je sentais bien que je n'avais plus forcément envie d'être interprète.

Donc, j'ai décidé d'interpréter le monde à ma manière, et j'ai aussi voulu changer de cadre, de voir ce qui se passe un peu de de l'autre côté de l'Europe.

Donc, en juillet 2010, j'ai pris un bus avec la communauté d'Emmaüs de Montreuil, qui nous a emmenés en Bosnie-Herzégovine, plus précisément à Srebrenica, donc c'est un bus de jeunes volontaires européens qui, pendant un mois en fait, aidaient, en tout cas, prêtaient main-forte à la communauté qui était à Srebrenica.

On avait des activités diverses, on avait la livraison de vêtements, de nourriture, on a aidé à reconstruire une école. Donc, c'est vrai que là-bas, en fait, je me suis remise en question, j'ai remis en question ma culture. C'est à travers la langue, parce que quand je suis descendu du bus, en fait, j'ai entendu pour la première fois le serbo-croate fin, le bosniaque plus précisément. Et voilà, c'est par le biais, vraiment, de la langue que je me suis remise en question et, à partir de ce moment-là, je n'ai cessé de lire en serbo-croate et j'ai décidé d'apprendre cette langue, qui a été pour moi un véritable passeport, ce qui m'a permis de traverser nombre de frontières en Europe sans qu'on me pose trop de questions, et en fait, c'est l'anecdote, la seule question que les gendarmes me posaient, c'est si j'avais un petit copain là-bas, si j'avais quelqu'un, parce que mon passeport était tamponné, je ne sais pas combien de tampons il y avait, mais il n'y avait que les Balkans, la Serbie, la Croatie, la Bosnie, la Slovénie, et donc voilà j'ai passé pas mal de temps dans les Balkans.

Alors tu as eu de toute évidence un apprentissage des langues pas du tout scolaire, tu as beaucoup appris, manifestement, en voyageant, en étant sur place. Est-ce que tu as un rapport différent à toutes ces langues: anglais, espagnol, serbo-croate. Est-ce que ces langues te parlent différemment ?

Alors, c'est sûr que je n'ai pas du tout le même rapport à chacune de ces langues, bien que les liens que je tisse avec chacune d'entre elles soient différents, en fait, ce qui ne change pas c'est ma relation à elles, la relation générale, on va dire- plutôt organique. Moi, je puise dans les souvenirs du corps. Tout ce qui me lie à elle est puisé dans la mémoire sensorielle, donc ces mémoires que je convoque assez souvent, que je traduise de l'anglais, de l'espagnol ou du serbo-croate.

Alors l'anglais et l'espagnol me ramènent assez naturellement vers mes études universitaires. Je m'amusais beaucoup à traduire certains poèmes, parce que j'ai toujours aimé la poésie ; en particulier Keats en anglais, Llorca en espagnol.

Ce sont des langues qui me renvoient des images, à des scènes que j'ai pu vivre aussi lors de mes voyages. Donc je me souviens bien, par exemple, quand je suis partie à Londres, j'avais toujours sur moi un petit carnet où je prenais des notes. Et, en fait, ce que je préférais, c'était de rester avec la communauté punk, qui parlait avec l'accent cockney, l'accent parlé par les londoniens de la classe ouvrière plutôt, même, même s'il a évolué, mais en tout cas, j'apprenais des expressions à leurs

côtés. Donc, je n'hésite pas à noter les mots de vocabulaire que je ne comprenais pas, etc. C'est l'anglais que j'ai appris à ce moment-là, en dehors des frontières, au-delà des frontières scolaires. C'est vraiment un anglais, on va dire pas forcément des bas-fonds, mais en tout cas un anglais de la rue, un anglais de cette communauté, là, cette communauté avec laquelle je partageais pas mal de mon temps.

Et puis il faut dire que le cockney, pour une oreille française qui a l'habitude de l'anglais britannique traditionnel, c'est incompréhensible.

Alors, c'est incompréhensible au départ, c'est vrai que j'hésitais pas à demander de répéter. C'est incompréhensible et en même temps moi je trouvais ça très charmant, c'est un accent que j'avais déjà entendu dans certains films, et donc c'est vrai que de voir ces gens le parler à côté de moi, ça m'intriguait, j'avais envie de savoir de quoi il en retournait. A force de détermination, j'ai quand même réussi, après quelques mois, à comprendre et employer quelques expressions que j'avais pas l'habitude d'utiliser.

Donc c'est ce qu'il plaisait en Angleterre. Et puis, et puis aussi, j'ai passé beaucoup de temps au pays de Galles. Donc un accent gallois aussi qui est fort présent.

Donc, voilà ma relation à l'anglais, en fait, a évolué au cours du temps.

Et l'espagnol, ça a été la même chose avec l'espagnol, c'est-à-dire que j'ai appris l'espagnol à partir du collège, mais je suis partie en Espagne assez rapidement, assez tôt, assez jeune, et alors, pour moi, l'espagnol c'était la langue de la résistance, y'avait des des grands discours de la guerre civile qui m'ont vraiment inspirée, j'avais commencé à écrire autour des brigades internationales, je lisais beaucoup Machado, Llorca, Alberti, enfin, tous ces poètes qui, qui ont résisté pendant cette période-là. Donc, pour moi, vraiment l'espagnol, je l'aurais lié plutôt à ça, à cette langue, enfin le castillan plus précisément, même si je n'oublie pas le catalan, le basque, par ailleurs, mais c'est vrai que pour ce qui est de l'anglais et l'espagnol, mon regard a évolué avec le temps.

Mais ce qui est certain, c'est que, à titre de comparaison avec le serbo-croate, pour moi, c'est vraiment une langue qui a permis de découvrir mon propre exil familial, parce que le serbo-croate fait partie de ces langues minorées qui sont invisibilisées au sein de l'espace européen. Quand je parle d'espace européen, je parle vraiment de ce qui déborde les frontières de Schengen, parce que on sait très bien que l'Europe peut revêtir plusieurs formes dans l'imaginaire collectif.

En tout cas, je ressens plus d'intimité quand je traduis du serbo-croate. Il y a une sorte de d'immédiateté, parce que j'ai l'impression d'être comme dans une grande famille. Donc, c'est un territoire à la fois linguistique et émotionnel. Les Balkans

m'ont accueillie à bras ouverts. Donc, c'est vrai que quand j'arrive là-bas, quand je parle la langue, j'ai cette anecdote où la plupart des gens d'ex-Yougoslavie, quand ils me voient, quand ils m'entendent parler leur langue, eux ils ont l'expression alors que j'entends souvent : *{expression en serbo-croate}*, ça veut dire "tu es des nôtres". Ou alors *{expression en serbo-croate}* qui veut dire "elle parle notre langue".

Donc, il y a vraiment un rapport, un lien très, très fort avec cette langue, parce que j'ai l'impression d'être, de faire partie de la grande famille.

Alors, est-ce que tu peux nous parler un peu du serbo-croate, de cette langue, d'où elle vient, qui la parle, son statut aujourd'hui...

Alors le serbo-croate, c'est avant tout une langue slave, donc, qui fait partie du groupe des langues slaves méridionales, parce que Yougoslavie vient du mot Youg, qui veut dire le sud, donc la partie slave du sud de l'Europe. Donc, c'est une langue qui est à la fois parlée par les serbes, les croates, les bosniaques et les monténégrins. En fait, le terme de serbo-croate était la dénomination officielle dans l'ancienne Yougoslavie. Et c'est vrai que, du point de vue de la linguistique et notamment de la linguistique comparée cette fois-ci, le serbo-croate est une seule et même langue. C'est-à-dire qu'on peut y trouver des variétés qui présentent suffisamment de traits, en linguistique on appelle ça des traits structurels communs, c'est-à-dire que, en tout cas, la plupart des habitants de l'ancienne Yougoslavie se comprennent à quelques mots près. Donc, on va avoir des variations au point de vue du champ lexical, mais d'une façon générale c'est une langue qui est comprise à 98%.

Donc y'a une intercompréhension qui est de cet ordre-là. Donc, c'est pour ça que j'emploie, je me permets d'employer le terme de serbo-croate, et en fait, c'est un terme qui est apparu lors de l'accord de Vienne, qui a été signé en 1850, dans lequel, donc, plusieurs intellectuels à la fois serbes, croates et slovènes se sont entendus pour unifier cette langue et qui ont abouti à ce mouvement qui a été mené par un grammairien, Ljudevit Gaj. Donc il y a eu un accord qui a été trouvé afin de fixer la langue d'un point de vue grammatical.

Faut pas oublier que le serbo-croate a deux alphabets. Donc on trouve l'alphabet à la fois latin et cyrillique. Donc, l'alphabet latin, vous allez le trouver plutôt en Bosnie-Herzégovine et en Croatie, tandis qu'au Monténégro et en Serbie, vous trouverez davantage l'alphabet cyrillique.

Ces questions d'alphabet, c'est vrai que j'ai tendance à les lier à des choix plutôt politiques que linguistiques, parce que vous trouverez évidemment en Serbie, par exemple, notamment des textes qui sont plutôt écrits en alphabet latin, ce qui m'arrange, moi évidemment, en tant que traductrice, parce que ça rend une langue peut-être un peu plus accessible et un peu plus inclusive également.

La dénomination serbo-croate a été abandonnée dans l'usage officiel et est remplacée d'abord par alors, selon les pays vers lesquels vous allez, vous allez plutôt parler de bosniaque ou bosnien pour la Bosnie-Herzégovine, le croate quand vous arrivez en Croatie, le serbe en Serbie et le monténégrin au Monténégro. Ce sont des choix plutôt politiques et la majorité des linguistes s'accordent à dire que, effectivement, on peut y voir une forme de manifestation nationaliste à travers ces choix dans la dénomination de la langue, parce que, parce que le serbo-croate n'a pas vraiment évolué au fil des années, on peut juste constater un repli communautaire, qui va aussi se traduire par l'invention de nouveaux mots, notamment en Croatie vous avez tout un champ lexical qui s'est développé ces dernières années afin de pouvoir aussi se distinguer, notamment de la Serbie, en tout cas par rapport à des sujets qui sont avant tout politiques et non pas forcément linguistiques. La politique passe à travers les mots, à travers la langue.

Donc voilà, je pense que c'est important de préciser ça et en tant que traductrices et traducteurs du serbo-croate je crois évidemment que le choix que nous faisons, la manière dont nous nommons la langue, est un choix, un parti pris qui est avant tout politique. Je pense que je pense qu'il est important de souligner ça et, à mon avis, c'est une dérive, je pense qu'on pourrait parler de dérive, parce qu'il est bien évident qu'un locuteur serbe et un locuteur croate se comprennent sans problème, et vous avez, par exemple, un développement, par exemple, de sous-titrage de films ; vous pouvez avoir un film serbe traduit en croate, et inversement, ce que je trouve toujours un petit peu risible, quand on connaît l'histoire et qu'on sait très bien que les croates et les serbes se comprennent. Donc voilà ma réponse concernant le choix du serbo-croate.

Alors dans la revue *Café*, dont on a déjà un peu parlé dans un épisode précédent, c'est une revue qui propose des traductions de textes écrits dans une langue minorée, plus précisément dans le troisième numéro, tu as traduit une chanson intitulée "pourvu qu'il n'y ait pas la guerre". Je vais pas te faire l'affront de prononcer le nom de l'auteur de la chanson, mais est-ce que tu peux nous parler un peu de ce texte? Pourquoi tu l'as choisie ?

Alors j'ai décidé de traduire cette chanson dans le cadre de la revue *Café*, parce que le thème en question portait sur le naufrage et ce qui en découle, et en fait, au bout de dix ans de voyage en ex-Yougoslavie, en fait, je vais parler de lieux, mais c'est, ce sont des pays qui qui représente pour moi un naufrage constant.

Parce qu'en fait, l'ex-Yougoslavie, c'est une ancienne république fédérale qui était composée de 6 nations, et puis, depuis la fin de la guerre, le fait d'avoir été témoin juste après la guerre, enfin juste après, en 2010, de voir ces pays, en fait, le délitement, quand, quand je vais là-bas, qui ne cesse de grandir d'année en année... Et le texte de Balasevic que j'ai décidé de traduire, représentait vraiment cette dislocation.

D'ailleurs il en parle très bien, c'est comme si la Yougoslavie était un radeau qui s'échoue lentement, qui agonise, et qui a vu ces nationalismes s'intensifier à mesure que rétrécissait en fait tout espoir d'unité, puisque puisque l'unité, à présent, est très loin.

Et puis il évoque l'effondrement des glaciers, qui fait écho à celui de la Yougoslavie que Balasevic a connu, je parle aussi de la gueule de bois des lendemains qui déchantent parce que, bah, on voit bien que qui il avait cru que cette chanson est un petit peu une chanson qui évoque les prémices de ce que, de ce qui allait arriver, puisqu'il l'a écrite 3 années avant le début de la guerre.

Et je l'ai aussi choisie parce que c'est une chanson très antimilitariste qui a été chantée aussi pour la première fois depuis la fin de la guerre à Sarajevo. Faut savoir que Balasevic est un auteur-compositeur chanteur serbe, et qu'à cette période-là, à cette époque-là, en ex-Yougoslavie, y'avait-il des crispations autour de l'identité, et donc il a décidé de la chanter pour la première fois en Bosnie-Herzégovine, qui a été le théâtre des plus grandes exactions à ce moment-là.

Alors c'est un chant antimilitariste, mais c'est aussi un chant d'amour et de paix, qui nous rappelle que depuis la mort de Tito en 1980, eh bien la Yougoslavie s'est peu à peu démembrée, avait de moins en moins raison d'être. Je trouve qu'il faut beaucoup de courage pour écrire un texte comme celui-là dans ce contexte précis, et Balasevic, il en avait beaucoup. C'est un porte-parole de celles et de ceux qui ne voulaient pas la guerre, de la communauté pacifiste, et qui aurait préféré n'importe quelle apocalypse à l'éclatement du conflit, parce que dans ce chant, il convoque vraiment toutes les catastrophes météorologiques, de la tempête, de l'effondrement des glaciers, et donc, je trouvais ça intéressant de l'évoquer.

Et puis il est décédé l'an dernier, donc c'était une sorte d'hommage que je voulais lui rendre...

Par la traduction ?

Par la traduction.

Traduire une chanson, c'est quand même assez particulier comme travail. Ça implique des contraintes qu'on rencontre pas forcément quand on traduit des romans, etc. Est-ce que c'est important pour toi de garder un certain rythme, des rimes s'il y en avait dans le texte original, de rendre compte quand même de cet aspect musical ?

Alors oui, alors l'aspect musical.. moi, je parle souvent de pacte musical quand je traduis une chanson. En fait, je lis le texte d'une chanson comme si je lisais une partition musicale où les mots sont des notes et parmi elles, on retrouve des noires,

des blanches, des croches et donc des mots qu'il faut faire traverser de l'autre côté de la portée, et c'est toujours intéressant pour moi, ce travail sur les rimes, sur le rythme, parce que c'est un travail assez particulier, qui requiert une concentration, par rapport à, en fait, juste l'aspect rythmique dans une traduction, elle est importante dans tous les genres, qu'on traduise en roman, en poèmes, etc. Mais quand il s'agit d'un chant, on ne peut pas faire abstraction de cette musicalité et de la voix qui est chantée, qui n'est pas déclamée, qui n'est pas parlée, mais bien chantée.

Donc, en général, on travaille de pair avec la chanson. Il y a un travail d'écoute au préalable, qui est très, très important, donc l'oreille est également convoquée. Et en fait moi c'est grâce au travail en binôme, parce qu'au sein de la revue café, on travaille avec des relecteurs, on est pas tout seul quand on se relie et quand on traduit.

Donc, c'est, c'est vrai, véritablement, ce travail-là qui m'a permis d'élargir tout ce champ des possibles, donc de jeux sur les sonorités, sur les voyelles, sur certains, certaines expressions aussi, et c'est un travail qui m'amuse beaucoup, et qui me permet par la suite de mettre en voix dont de chanter. Ma traduction en tout cas, cette traduction a été, par exemple, chantée lors de concerts.

Et ça permet de faire découvrir au public par le biais de la voix, par le biais du chant, des textes qu'on aurait peut-être finalement jamais découverts autrement.

Tu traduis des chansons, tu traduis aussi des pièces de théâtre, des poèmes, tu nous en as parlé, et puis t'es aussi chanteuse polyglotte dans un groupe de folk. Qu'est-ce qui lie toutes ces activités ? Et est-ce qu'elles se nourrissent les unes des autres ?

Y'a un lien, évidemment, qui constitue un pilier très important au sein de mon évolution en tant que traductrice, c'est la voix. J'ai toujours considéré la voix comme quelque chose, comme une espèce de fil, qui me permettait de faire du liant entre toutes ces activités, parce qu'elle est convoquée de façon assez systématique. Elle va me guider dans mes initiatives. C'est elle qui va avoir le dernier mot dans le choix traductifs.

Et l'écriture, la traduction et la scène forment une dynamique triangulaire qui nourrit et qui enrichit mon travail de traductrice et d'artiste, donc, en fait, quand je lis ou je chante un texte dans l'une de mes langues de travail, je vais passer par la traduction pour en ressentir toute, toute sa dimension, la force qui s'en dégage, mais je n'oublie jamais la voix parlée, la mélodie, la musicalité, qui vont précéder le réflexe de traduction.

Parce qu'en fait les textes que je vais choisir seront toujours sélectionnés par rapport à cette dynamique, cette rythmique et qui va me permettre de soutenir mon travail de traductrice.

Je me suis tournée et spécialisée vers les voix polyphoniques. Par extension, la polyphonie c'est un aspect de la traduction qui m'obsède un petit peu. Proposer, imaginer, suggérer plusieurs voix et plusieurs perspectives, et bien c'est un défi de traductrice, que je renouvelle sans cesse et qui me permet de traduire, avec beaucoup d'enthousiasme donc, mon expérience de la scène, on en a parlé, en tant que comédienne et chanteuse, m'aide à établir des passerelles entre le visible et l'invisible, dicible, l'indicible, mais également entre différents groupes dont la société est constituée.

Je fais surtout attention que personne ne soit oublié au bord de la route, donc la dramaturgie et la poésie sont certes moins traduites que le roman, et la traduction de chanson est un domaine encore peu connu du public. En fait, ce sont des genres qui me tiennent à cœur, parce que c'est vrai qu'on n'a pas forcément l'habitude de voir des traductions de chansons, par exemple. On voit des traductions de poèmes un peu plus, de pièces de théâtre.

Oui, passer par la voix, passer par le corps aussi, parce que je ne traduis jamais sans pouvoir donner corps aux mots. Je pense que c'est important, et je pense toujours à cette phrase de François Maspero qui disait que "la plus belle récompense d'un voyage extraordinaire est bien de rencontrer des gens ordinaires, disons, comme vous et moi, des gens qui ont traversé comme ils l'ont pu, sans faire d'histoire et sans forcément faire l'Histoire des événements pas ordinaires".

Moi, c'est un petit peu comme ça que je conçois la traduction. Je la conçois comme un voyage, c'est une manière de raconter des histoires sans faire d'histoire.

A chacun des textes que je croise, des textes qui me percutent, un texte peut rester longtemps imprégné en moi dès lors que j'ai entamé, on va dire, une espèce, une sorte d'histoire avec ce texte, les circonstances dans lesquelles je l'ai rencontré ce texte, parce que je parle toujours de rencontre avec les mots, avec un auteur ou une autrice. Et oui, indubitablement, le corps, la voix, sont des aspects qui me permettent de rendre vivant le texte, le texte traduit.

Comment est-ce que tu choisis ces textes ? Tu nous as parlé de rencontre...

J'ai toujours pensé que traduire, finalement, c'est choisir. Même si l'activité de traduire, parfois nous emmène vers des dilemmes absolument insolubles: choisir de laisser, de couper, d'ajouter, de déshabiller... finalement ce sont des choix qui ne sont pas toujours faciles à faire. Les textes que je choisis en général, sont des textes

qui me parlent, qui résonnent en moi de par leur puissance, de par leur engagement.

C'est vrai qu'il y a des auteurs et des autrices qui vont m'interpeller, qui vont me toucher plus que d'autres. Donc, en général, c'est vrai qu'au gré de mes voyages et de mes rencontres, quand je découvre ces textes, là je m'y plonge facilement. Je me fie aussi énormément aux vibrations que je ressens quand je lis un texte. Si même l'une de mes cordes est touchée, je sais que c'est gagné, et que je vais pouvoir aller plus loin dans la découverte.

Alors, il y a cet aspect-là du texte, dont de l'engagement de ses auteurs, d'une part, et, d'autre part, je pense que travailler sur la langue, c'est avant tout une pratique subversive et je la vis comme une démarche révolutionnaire. Pour moi, c'est donner de la voix aux invisibilisées, qu'il soit homme ou femme de tout pays, de tout poil et de tout pays. Je trouve ça important de pouvoir... Je ne vais pas évoquer ici le rôle de porte-parole, mais en tout cas de pouvoir donner la voix à certains moments, certains auteurs, certains autrices qui ne sont pas forcément entendus ni reconnus dans leur pays.

J'ai débuté en traduction littéraire avec l'œuvre dramaturgique de Maja Pelevic, qui est une jeune dramaturge serbe, qui a un rôle assez déterminant en Serbie, en tout cas, elle a pour habitude, alors, elle pratique pas du tout la langue de bois, elle, elle a pu menacer des élections municipales à Belgrade en 2010 par ses écrits, par sa manière d'évoquer certains thèmes, certains sujets qui restent qui restent tabou. Et comme elle ne passe pas inaperçue, elle a des textes qui sont percutants, le ton est très acerbe, et puis elle dénonce sans retenue des abus de pouvoir ou des situations qu'on peut rencontrer de manière générale en société.

Donc en général, c'est vrai que quand l'univers me parle, quand l'univers de l'auteur ou de l'autrice ne tombe pas dans une forme de complaisance, n'utilise pas tous ces bons mots, en général, c'est vrai que je vais avoir plus tendance à vouloir défendre ces textes parce que, je pense qu'on a un rôle en tant que traducteur, traductrice, on en a une sorte de mission, je parle pas de mission mystique, mais à mon sens, un petit peu ça qui se produit en ce moment dans mon évolution, dans mon parcours.

Mes prochaines traductions se tourneront vers la poésie de, par exemple la poésie de Radmilla Petrovic, qui est une jeune poétesse, que j'avais eu la chance de rencontrer à Belgrade le mois dernier, et qui dépeint son milieu rural empreint de patriarcat et en fait c'est un milieu qu'elle dézingue à tout-va avec beaucoup d'humour, de tendresse aussi, et puis une pointe de rage qui m'a touchée dès la première lecture.

Moi, je n'oublie pas toute la dimension politique des textes que je traduis. Je pense qu'au sein de mon parcours, c'est vraiment ce qui ressort.

J'ai traduit un texte, un poème de la poétesse canadienne qui s'appelle Marina Norbes Philip, je l'ai traduit pour la revue *jef klak*, c'est un poème intitulé *Zong!*, c'est le nom éponyme d'un négrier qui transportait des esclaves en 1780, et suite aux erreurs de navigation du capitaine, le voyage qui était initialement prévu pour neuf semaines, dure quatre mois et faute d'eau, de nourriture, une partie esclaves meurt et l'autre partie est noyée, jetée à la mer. Et donc après cet épisode, voilà, les propriétaires du navire font une réclamation et puis n'obtiennent pas gain de cause. Et donc, ça a été un texte assez fort, assez complexe aussi à traduire, parce que, parce que la teneur à la fois, et puis l'histoire, de cet épisode de l'esclavage m'a fait un peu ralentir dans mon travail de traduction. Mais c'est un texte auquel je tenais, puisque là aussi il y a une forme de dénonciation de ce qu'a pu être l'oppression à travers l'esclavage.

Il y a quelque chose dont on parle dans ce podcast, puisqu'on parle de traduction, on parle beaucoup de fidélité. C'est une notion qu'on critique, qu'on remet en question ou pas, selon les invitées. Est-ce que toi, c'est quelque chose qui te préoccupe, la fidélité au texte? Et qu'est-ce que tu mets d'ailleurs derrière ce mot de fidélité, parce qu'il n'est pas du tout aussi évident qu'il en a l'air?

Oui, la fidélité. En traduction, c'est un, c'est un thème, un vaste débat. On a souvent parlé entre pairs, entre collègues. Une petite anecdote, anecdotes que beaucoup partageront peut-être, mais je me souviens qu'à l'école, un professeur d'un certain âge était complètement obsédé par les belles infidèles. Donc les belles infidèles ce sont ces traductions revues, corrigées par les traducteurs. Donc, en fait, le terme, l'expression des belles infidèles c'est un texte qui est paru il y a plus de soixante ans, qui a été écrit par Georges Mounin, et lui propose vraiment une défense et une illustration de l'art de traduire. Donc on a bien vu qu'au dix-septième siècle, il y avait beaucoup de traduction par exemple améliorées, des traductions de grands textes classiques, en latin et en grec. Et en fait, alors ce terme de belles infidèles m'a toujours dérangée. Ce débat pour moi, de fidélité et d'infidélité, est presque un faux débat.

Je ne suis pas du tout en accord avec ces arrangements de la traduction, pour la simple raison qu'en fait, j'ai l'impression qu'il fige la traduction dans un cadre spatio-temporel bien défini, et ne participent absolument pas à l'ouverture des frontières qui s'imposent à nous en tant que traducteurs et traductrices.

Certes, il faut respecter la cohérence, face au contexte dans lequel le texte a été écrit, mais en fait, notre tâche en tant que traducteur n'est pas de travestir la pensée de l'auteur ou de l'autrice en question. Donc, oui, pour moi, c'est plutôt, c'est plutôt un faux débat et je préfère cette idée de tâche utopique dont parle Ortega y Gasset en 1940, dans *Misères et Splendeurs de la traduction* ; il nous dit ceci : “ traduire, n'est-ce pas une tâche utopique? A vrai dire, chaque jour me conforte davantage

dans l'idée que tout ce que fait l'homme est utopique. Il s'emploie à connaître sans réussir à connaître pleinement quoi que ce soit. Quand il rend justice, il finit indéfectiblement par causer quelque tort. Il croit aimer avant de se rendre compte qu'il en est resté à la promesse de l'amour. C'est un acte de rébellion permanente envers l'environnement social. Une subversion. Bien écrire implique une forme d'audace radicale."

Alors c'est vraiment une vision de de la traduction pour moi qui, on va dire, qui se rapproche le plus de ma propre vision. J'ai l'impression d'avoir en face de moi, à chaque fois que j'entame une traduction, une espèce de de tour de Babel, un texte qui n'aboutira jamais, une traduction qui n'aboutira jamais.

Mais cette idée de fidélité et d'infidélité... En fait, la fidélité et l'infidélité se rejoignent forcément au sein de la traduction puisque, comme je le disais auparavant, on gagne, on perd, on décide de couper, de retirer ou d'ajouter.

Donc, finalement, c'est une histoire qui est racontée on va dire autrement, et à ce sujet, je fais toujours très attention, parce que, pour revenir à l'appropriation du texte, la meilleure manière de déposséder un peuple ou une communauté, c'est de s'approprier et de raconter son histoire.

Alors la question de la fidélité chez les traducteurs et traductrices, ainsi que la responsabilité qui leur incombe est pour moi très importante. D'un point de vue général, en fait, j'adhère pleinement au texte, évidemment, que je traduis, et ma mission est de faire rencontrer les auteurs, les autrices, avec leur pensée, enseigner une discipline à laquelle je m'astreins, et qui me permet de garder un certain cap lorsque, lorsque, je me perds.

Parler de fidélité en traduction n'a pas un grand intérêt selon moi. Ce que je disais, c'est traduire, être traducteur, c'est savoir perdre, mais aussi gagner. Et puis surtout, On crée un espace tiers, une sorte d'un pays intermédiaire imaginaire où une rencontre est possible et où on se donne les moyens de la rendre possible.

On va s'arrêter là dessus. Merci beaucoup pour ces très jolis mots. C'est très touchant ce que tu dis. Je me retrouve beaucoup là-dedans. Ma dernière question, rituelle comme cet épisode, c'est la carte blanche. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu voudrais partager avec nous ?

Il y a plein de choses que j'aimerais partager avec vous. On n'aura pas le temps, mais eh bien, je parlerai.... Une recommandation de films... à un film polonais de 1987, qui s'appelle *Le hasard* de Krzysztof Kieslowski qui est un film tourné de manière assez sombre, qui évoque les trois possibilités de destin d'un homme qui va rater, ou non, son train, voilà donc qui fait des choix à ce moment-là, et je vous en dis pas plus. Mais c'est un film qui se laisse voir. On voit bien qu'à travers chaque

décision, chaque élément, le moindre élément qui n'a pas l'air aussi important que ça va en fait déterminer le destin de cet homme. Donc je dirais ça.

Merci beaucoup !

Merci !

Jef klak est un collectif qui a son site internet et sa propre revue papier qui sort tous les ans depuis 2014. Vous y trouverez en vrac des textes sur l'art, le féminisme, le travail, la technologie, les langues, la philosophie. Chaque numéro a un thème, dans l'ordre de la comptine Trois petits chats. Le premier numéro, c'est Marabout, le deuxième, Bout de ficelle, le troisième, Selle de cheval, et vous connaissez la suite. Chaque thème est déplié selon des questions sociales et éthiques. Marabout aborde la magie des relations entre croire et pouvoir. Bouts de ficelle explore le tissu, urbain, organique, textile, les nœuds, les coutures, etc.

Zong! est un texte de Marlene Nourbese Philip qui a été publié en 2008. Il s'agit d'un poème long de plusieurs dizaines de pages, qui reprend le texte de la décision de justice qui a suivi le massacre des esclaves à bord du négrier. Ce matériau sert de base à un poème polyphonique qui repousse les frontières de l'art poétique en manipulant très librement la mise en page, les répétitions.

Les belles infidèles est une expression tirée d'un ouvrage de Georges Mounin, un linguiste français, qui a publié en 1955 un livre intitulé *Les belles infidèles, essai sur la traduction*. Les belles infidèles, c'est une époque, en traduction, qui correspond au dix-septième, dix-huitième siècle, où la priorité était donnée au sens, à la beauté du texte d'arrivée et la traduction était très libre, voire franchement éloigné du texte de départ. C'est ainsi, par exemple, que Voltaire a traduit le fameux "to be or not to be" de Shakespeare, par "demeure, il faut choisir et passer à l'instant/de la vie à la mort, ou de l'être au néant."

Le hasard est un film polonais réalisé en 1981, mais interdit pendant six ans par le régime communiste en Pologne, puis finalement présenté au public en 1987. Il raconte trois versions d'une même histoire : celle d'un jeune homme de 24 ans qui court après son train et dont la vie dépendra du train qu'il arrive ou non à attraper.